

Colloque «Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse»

Le colloque international «Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse» était organisé par Le Centre national de la littérature pour la jeunesse de la Bibliothèque nationale de France, l'université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand et l'un de ses laboratoires, le Centre de recherches sur les littératures et la sociopoétique (CELIS). Il a aussi bénéficié du concours de l'université Paris 13 – PRES Sorbonne Paris Cité – Campus Condorcet et de l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE).



↳ Elzbieta : *Flon-Flon et Muzette*, L'École des loisirs-Pastel

↑ Affiche du colloque International «Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse»

Il s'est tenu les 18 et 19 octobre 2012, successivement à la BnF puis à l'université Paris 13. Sur le thème de «l'expérience de guerre, de l'exil consécutif aux violences civiles, de la violence subie par des enfants au cours ou à la suite des conflits du XX^e siècle¹», et s'attachant à leur écho dans la littérature de jeunesse, il s'inscrivait dans un vaste projet subventionné par l'Agence nationale pour la recherche (ANR), intitulé «Enfance Violence Exil» (EVE), déjà jalonné par six rencontres et dont certains actes ont déjà été édités. À partir des dix-neuf interventions d'historiens, de civilisationnistes et de littéraires qui se sont croisées, cinq problématiques peuvent être mises en avant.

Pourquoi s'intéresser au thème de la guerre dans les littératures de jeunesse ?

Tout d'abord au nom d'une réalité éditoriale : si l'on s'en tient aux vingt dernières années, la production est importante et variée. Ensuite, au nom d'une histoire de la littérature de jeunesse, évoluant et abordant «des sujets considérés comme délicats, voire tabous, par la société²». Les travaux menés par les chercheurs démontrent aussi qu'une culture enfantine et juvénile a pu, à différents moments historiques, se transformer en une culture de guerre. Livres d'images, abécédaires, contes, théâtre, poésie, romans, documentaires, mais aussi manuels pédagogiques, presse et magazines, jouets et jeux, puis jeux vidéo : quel est le poids de la propagande qui s'est développée lors des épisodes de guerres et d'après-guerres dans tous ces genres littéraires ? Quelles formes a-t-elle prises ? De plus, en observant ces productions dédiées aux enfants, on perçoit aussi

l'amplitude du « modelage durable des esprits »³ de toute la société.

Que percevoir dans ces littératures de jeunesse dédiées à la guerre ?

Si, en temps de paix, la littérature de jeunesse est motivée par la diffusion d'un message éducatif aux enfants, elle vise cet objectif encore plus fortement en temps de guerre. Tous les genres pour tous les âges sont alors mobilisés dans une sorte d'effort de guerre, l'entreprise d'acculturation des esprits juvéniles (avec son pendant, la censure) devant déboucher sur la formation d'une « petite armée de l'arrière », voire la constitution de futurs hommes braves, prêts pour le métier de soldat. Procédés narratifs, caricatures, mises en image, textes d'édification partisane, construction de figures nationales de héros-type : avant, pendant et au lendemain du conflit, la littérature de jeunesse exalte le patriotisme, la bravoure avec prosélytisme et en mode binaire, (« eux » – vs – « nous », « les bons » – vs – « les méchants »), avec des variations selon les pays et les périodes. Ces productions culturelles sont aussi un message adressé à l'ennemi : on lui montre combien l'effort de guerre est partagé par toute la population, y compris les enfants.

En adoptant une vision chronologique plus longue, on constate qu'aux productions éditoriales en temps de guerre, très manichéennes, succèdent de nouvelles approches une fois le processus de pacification engagé, dans une volonté politique de « rééquilibrage » ou de « réévaluation » dans la lecture des événements.

Plusieurs contributions ont aussi démontré que « l'Histoire s'écrit par/pour les vainqueurs » et que des relectures et/ou réécritures de la guerre hypothèquent souvent une connaissance exacte des enjeux et de la guerre en elle-même.

On le voit, le contexte de publication est un élément important pour étudier ce thème, la littérature de jeunesse, en temps de guerre ou même de paix, subissant toujours, peu ou prou, une mise sous tutelle. Il revêt aussi un rôle explicatif dans l'étude des productions pour la jeunesse, si l'on s'intéresse à une vision économique et à la chaîne du livre car on est face à des réalités commerciales et éditoriales et il en va de même pour la presse-magazine.

La pluridisciplinarité scientifique et le travail sur des corpus variés ont montré ici leur importance dans la construction du champ de recherche à l'origine du colloque. L'étude des productions dédiées aux enfants (souvent dans le cadre de l'École) qui ont été présentées, les témoignages

qui nous sont parvenus de ceux qui ont vécu les faits, ont permis de questionner la perception des événements et la réception des messages belliqueux et de l'endoctrinement.

Comment montrer et dessiner la guerre ?

Par la figuration d'objets totémiques, comme les baïonnettes, les fusils, les kalachnikovs (à chaque époque son arme favorite), ou comme le casque à pointe (synonyme de l'Allemand), les képis ou les tenues des soldats. On trouve aussi des tranchées, des barbelés, des camps, un mur (en Palestine). Un même symbole peut figurer les victimes, ou au contraire l'ennemi : c'est le cas de l'étoile juive, dans des albums ou



Tomi Ungerer :
Otto. Autobiographie d'un ours en peluche, L'École des loisirs.



romans sur la Seconde Guerre mondiale, ou de la même étoile apposée sur un char détruisant des maisons (littérature arabe dans les années 1970-1980).

La matérialité de l'objet-livre peut être mise à contribution, avec la présence de trous dans l'ouvrage, représentant les morts, l'absence, la perte. Élément visuel fréquemment utilisé : la tache qui occulte, macule. Les couleurs assument une fonction symbolique, le dessin peut se faire moins net pour figurer délabrement et déliquescence, et les décors être dépouillés, car ravagés. On voit combien l'image « convoque l'exercice intellectuel du regard plus que la contemplation esthétique, la lecture de l'idée plus que la jouissance de l'image »⁴. L'imaginaire peut aussi être sollicité par des représentations métaphoriques.

Comment et pourquoi dire la guerre à des enfants ?

Fait marquant, des modèles de petits héros de fiction sont proposés par la littérature. Ils sont sexués et genrés, présentés en situation, et cherchent à enrôler les jeunes lecteurs, ainsi que leur famille, dans une reproduction de ces figures idéales-type. Car en temps de conflits, « l'arrière du front » est mobilisé, à commencer par les enfants. Mais, dans une vision historique, il est aussi capital de faire acte de pédagogie auprès des plus jeunes qui doivent être informés de la construction de leur pays, de leur identité et de leur culture. De l'enfant à mobiliser, à héroïser, on passe à l'enfant à informer, sensibiliser, protéger. Soulignons enfin que plusieurs intervenants ont présenté des œuvres récentes réalisées en partenariat avec des musées de guerre, des archives ou des organismes dédiés à la paix, comme l'UNESCO : dans un souci de vérité et de savoirs historiques, les écrivains, éditeurs, scientifiques,

militants et acteurs collaborent au nom du « devoir de mémoire ».

Peut-on parler d'une littérature de guerre spécifique ?

Si ces œuvres dédiées à la jeunesse se focalisent sur un conflit historique, il n'en demeure pas moins que l'exil, les souffrances et privations, la différence, la violence, sont des sujets universels. Mais deux auteurs jeunesse, enfants lors de la Seconde Guerre mondiale, relatant leur expérience, ont aussi dit que ces périodes troubles et violentes peuvent être perçues comme un arrêt du quotidien balisé pour faire « l'expérience de la fragilité », voire comme une « récréation » (Elzbieta). Rejoignant ainsi ceux qui ont conjuré souffrances et traumatismes en s'investissant dans un projet d'écriture, comme Tomi Ungerer, Elena Fortùn ou Hulda Mical.

In fine, on regrettera une programmation chargée qui ne permet pas toujours de tenir les temps, et, en universitaire, on discutera de la place faite à l'émotion à travers deux conférences dues à des témoins de la Seconde Guerre mondiale, tout en saluant la force des paroles d'Elzbieta et l'analyse de son expérience d'enfant, prélude à son œuvre.

Fut menée aussi une réflexion sur des temps longs de guerres endémiques (conflit israélo-palestinien, conflits en Afrique) et sur des enchaînements générationnels, d'un conflit à l'autre.

Au chapitre des réussites indéniables, on évoquera la qualité du français dans lequel se sont exprimés les chercheurs étrangers (Hans-Heino Ewers et Milena Subrtova) ; l'intérêt des illustrations projetées qui accompagnaient les exposés, et, enfin, le découpage en quatre séquences des deux journées⁵, centrant les discussions sur une époque ou une thématique particulière, permettant ainsi rapprochements et échos.

Les captations vidéo de la manifestation seront mises en ligne sur le site de l'ANR EVE, et les Actes de cette belle rencontre publiés en novembre 2013.

Bérénice Waty

Chargée de valorisation à UFR LSHS-Université Paris 13-PRES Sorbonne Paris Cité & chercheur associée au LAHIC (UMR 8177).

1. Texte de présentation de l'ANR EVE ; voir le site web spécifiquement créé pour ce projet :

<http://www.enfance-violence-exil.net/>

2. Texte de présentation de la rencontre fourni dans le programme du colloque.

3. Mathilde Lévêque : « Un simple mot, troublant et magique », *Strenæ* [En ligne], 3 | 2012. URL : <http://strenae.revues.org/595>

4. Annie Renonciat : « L'image pour enfant : pratiques, normes, discours (France et pays francophones, XVI^e-XX^e siècles », *La Licorne*, n°69, 2003, p. 277.

5. 1. Aux sources : enfances dans la Grande Guerre ; 2. Idéologies et représentations ; 3. Enfances dans la Seconde Guerre mondiale ; 4. Genre(s) et points de vue.